

Notre siècle tel que le voit Northrop Frye

Naïm Kattan

Volume 10, numéro 2 (56), mars–avril 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29575ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kattan, N. (1968). Notre siècle tel que le voit Northrop Frye. *Liberté*, 10(2), 39–41.

chroniques

littérature étrangère...

notre siècle tel que le voit northrop frye

Au début de 1967 l'Université McMaster à Hamilton a demandé au célèbre critique Northrop Frye de donner trois conférences dans lesquelles il ferait part de ses réflexions sur l'état actuel de la vie canadienne à l'occasion du Centenaire du pays. M. Frye a choisi de ne pas parler du Canada, du moins pas d'une manière directe. Pour lui les problèmes canadiens sont ceux de l'homme contemporain, et sa vision du Canada ne se distingue pas de celle du monde actuel.

L'homme d'aujourd'hui, contrairement à celui du siècle dernier, ne croit plus dans le progrès continu de l'humanité. La perte de sa foi dans le progrès est la source de son angoisse. La marche ascendante de l'humanité n'amointrit en rien sa conscience de la finitude, de sa propre mort. Cette angoisse ne se distingue pas dans l'esprit de Frye de l'aliénation de l'homme contemporain. Le temps fuit et l'homme reporte à plus tard, à un avenir lointain ou proche, la réalisation de son rêve de libération totale. Mais désormais cet avenir est entouré d'incertitude, et c'est le rêve de libération et de plénitude qui est en question. On ne peut plus confondre le progrès avec la modification, encore moins l'amélioration, du destin de l'homme. C'est par un acte de volonté conscient et lucide que l'homme peut modifier tant soit peu son sort et sa place dans le monde. Par conséquent, la révolution technique n'apporte pas automatiquement des changements fondamentaux. L'idée de progrès ne s'appuie pas directement sur l'homme mais sur les forces que celui-ci libère et qui acquièrent une autonomie de mouvement.

Notre siècle est celui où pour la première fois l'homme se penche objectivement sur lui-même. Il a le choix entre deux attitudes: la première, active, le conduit sur la voie ardue qui mène à une saisie de la réalité; l'autre, passive, le confine dans

ce qu'il pense être la réalité mais qui n'est en fait qu'une illusion qu'il crée lui-même. L'attitude passive est celle du bourgeois qui a de la société, de sa structure, une vision statique. L'attitude active est celle de l'artiste.

Depuis le début du siècle on assiste à la naissance d'un style nouveau, le style moderne. L'artiste met en question non pas uniquement la structure de la société, mais le rapport de l'homme avec la réalité. Il s'agit bien d'une crise religieuse. Les réponses que l'artiste pouvait trouver dans la transcendance, il les cherche maintenant dans l'univers de l'imagination. Sa participation au monde n'en est qu'intensifiée, quoiqu'elle soit envahie par l'inquiétude. L'artiste se rend compte que ses pouvoirs sont grands, qu'ils sont les seuls sur lesquels il peut compter, mais qu'ils sont sinon dérisoires du moins nettement insuffisants.

Frye ne croit pas dans l'engagement de l'artiste. Dans toute son oeuvre il a exploré les mythes qui sont à la base de toute création intellectuelle et artistique. Par conséquent, pour lui un poème est le produit d'un autre poème. L'art appartient à un monde autonome qui met en question bien sûr la société, mais qui est un monde de réalité, une réalité qui fait apparaître comme un pâle reflet la vie sociale. Paradoxalement, dans un monde de changement matériel et de révolution technique l'artiste apparaît comme le détenteur d'une vérité immuable, il joue le rôle de conservateur des valeurs qui ne sont point touchées par ce qu'on appelle le progrès. Ici Frye s'oppose, et d'une manière explicite, à McLuhan. Ce qui importe ce n'est pas la rapidité de la communication et sa facilité, mais son contenu. Un monde où tout le monde est soumis à des messages continels ressemble à celui d'une prison où l'on vit séparé du monde, mais où l'on n'a aucune vie privée. Le monde de la publicité, de la propagande est celui de l'anti-art, puisqu'il ne permet pas la participation active de l'homme, puisqu'il empêche l'interrogation inquiète de notre univers.

Frye va même plus loin: "Ce qui oppose l'artiste à la société", dit-il, "ce n'est pas l'existence de moyens de communication de masse et de techniques de relations publiques, mais la structure de la société elle-même qui apparaît comme un anti-art." C'est la société qui a besoin d'être recréée continuellement. "Il existe deux formes de mythologie", dit Frye, "l'une ouverte, l'autre fermée." La mythologie fermée apporte des réponses, elle ne fait pas appel à l'autorité de la recherche ou de l'art pour y arriver. C'était le cas, dans la civilisation occidentale, du christianisme. Mais, dans un monde en perte de foi, la religion tend à devenir de plus en plus une structure de l'imagination avec sa cohérence et son pouvoir, et non pas ce qu'elle était

auparavant: un système de croyance que l'on enseigne et que l'on apprend. La véritable crise religieuse ne provient pas du fait que l'on perde la foi, mais que l'on n'a plus le sentiment de culpabilité pour l'avoir perdue. Nombreuses furent et sont les tentatives de créer une mythologie fermée qui remplacerait la religion. Mais ce ne pourrait aboutir qu'à un totalitarisme.

Il existe dans l'esprit de Frye un rapport direct entre l'art et la religion. L'art est limité non pas par les barrières du possible mais du concevable. Si l'on considère la religion non pas comme une doctrine mais comme un mythe, l'on atteint le stade où la religion devient une mythologie ouverte, l'imagination humaine ne connaîtra plus de limites. C'est là que religion et art se retrouvent sur un même terrain. Frye se rend compte que les artistes tendent à former soit une nouvelle aristocratie qui remplacerait l'élite traditionnelle, soit un nouveau prolétariat; à preuves, les hippies. Mais c'est là où interviennent l'université et l'Etat. Les gens vont à l'université non pas uniquement en quête d'une formation, non pas non plus simplement pour se préparer à une vie professionnelle, mais pour participer pleinement à la vie de leur société. D'autre part, en subventionnant les arts l'Etat empêche la prolifération d'institutions et d'organismes intéressés à les exploiter pour des fins de propagande ou de publicité. En mettant l'accent sur les talents artistiques, on jette les bases réelles d'une mythologie ouverte.

Frye n'a pas de réponse à donner aux grands problèmes de notre époque. Il en signale l'acuité. Ce livre nous donne une preuve supplémentaire de la richesse de sa pensée, mais aussi de ses limites. Son système d'archétypes et de mythes n'est pas en fait une explication de la littérature mais une vision du monde où l'imagination a autant de place que les faits. Et c'est là que la question se pose. En s'appuyant sur les grandes valeurs de l'imagination, Frye tend à minimiser, et parfois même à ignorer, la force des choses. Après tout, les contraintes de notre monde dépassent même cette mythologie ouverte de l'imagination: les totalitarismes sont vrais, le monde concentrationnaire est vrai, les guerres sont là. Malgré son apparent pessimisme, Frye réaffirme sa foi en l'avenir car cet esprit essentiellement religieux ne peut que s'appuyer sur des valeurs qui peuvent se transformer et que l'échec n'atteint pas.

En se transformant en mythologie ouverte la religion, cette mythologie fermée, ne fait que s'adapter au monde actuel afin de conserver sa prise sur le réel et son pouvoir sur les consciences.

NAIM KATTAN.